



Lettrés ou pas Lettrés

Gerda, libre et Capa à la fois

Dans *“Regarder”* (Sabine Wespieser), Serge Mestre livre un portrait féministe de Gerda Taro, photoreportrice tuée pendant la guerre d’Espagne.

« **E**T TU PARLERAS de moi dans ce roman ? » demande-t-elle au jeune Canadien des Brigades internationales qui l’accompagne à Brunete et avec qui elle vient de passer la nuit. Comment ne pas parler d’elle, comment ne pas écrire sur elle, pour elle ? Après quelques autres, Serge Mestre, fils de républicains espagnols, n’a, lui non plus, pas résisté au plaisir de coucher Gerda Taro dans une biographie romancée. Un récit tout en délicatesse sur les quatre années de sa vie où elle s’engage avec passion pour tenter d’infléchir la tyrannie qui s’installe dans la vieille Europe.

Elle est belle, élégante, et sa liberté magnétique. Gerda Taro cumule les attributs de l’héroïne. Elle résiste à l’interrogatoire des sections d’assaut nazies en 1933 à Leipzig, elle laisse deux amoureux sur le bord de la route en fuyant l’Allemagne à l’arrière d’une moto, elle tombe un tombeur drôle et sans le sou à Montparnasse, un certain Endre Friedmann, jeune photographe hongrois aux cheveux noir de jais.

Gerda a toutes les audaces, un rire, une intelligence, des yeux verts d’enfer. Personne n’y résiste. Et, elle, elle ne met pas de limites à son plaisir. « *Sois calme* », dit-elle quand l’un de ses amants explose de jalousie. « *Je ne pourrai jamais devenir la femme d’un homme, et encore moins d’un seul* », a-t-elle prévenu. Si ta photo n’est pas bonne, c’est que tu n’es pas assez près, si une femme te fait souffrir, c’est que tu es trop près, Robert Capa est jaloux.



Capa, c’est le nom de guerre que Gerda a trouvé au jeune Friedmann. Un patronyme américain pour mieux vendre ses clichés aux rédactions parisiennes. Gerda a du nez, Capa est devenu le photoreporteur le plus célèbre de l’histoire de la photo. Elle aussi a changé de nom. Elle s’appelait Pohorylle, prénom Gerta, issue d’une famille juive bourgeoise de Stuttgart. Elle s’inspire de Greta Garbo pour devenir Gerda Taro.

Serge Mestre raconte son premier

voyage en Espagne avec Capa pour photographier la « victoire » des républicains contre Franco. Leur coucou s’écrase en arrivant à Barcelone, ça crée des liens. Son amant lui a montré comment développer des photos, elle lui a appris à légendrer les siennes. Elle soigne les cadrages, lui veut être au plus près de l’action. Ils se brouillent au bout de quelques mois parce que Gerda en a assez de voir ses clichés crédités « Capa ». Elle veut signer de son nom. Elle a raison. Louis Aragon la convoque. L’écrivain a aimé ses photos du bombardement de Valence et l’embauche à « Ce soir », nouveau journal communiste. Gerda n’est plus la « Capa’s girl », elle est une photographe de talent, la fille au Leica, que l’histoire finira par reconnaître en 2006, après soixante-dix ans d’oubli.

Toujours en quête de la photo qui symbolisera la « victoire » antifranquiste, ce 25 juillet 1937, elle roule vers Brunete avec son amant canadien de la nuit. L’aviation allemande mitraille. Gerda est sur le marchepied d’une ambulance remplie de blessés. Un char républicain heurte la voiture.

Icone d’une gauche antifasciste épuisée, elle a droit à de grandioses funérailles au Père-Lachaise, le 1^{er} août, le jour de ses 27 ans. Il faut imaginer Capa fou de chagrin. Avant de sauter sur une mine, dix-sept ans plus tard, il n’aura de cesse de jouer le séducteur trompe-la-mort pour oublier Gerda et lui rester fidèle.

Jean-Michel Thénard